Cam
FRC
1412

LE BON SOIR,

OU

LA CABALE EN DÉROUTE.

cf M+W 2740a

LE BON SOIR,

OU

LA CABALE EN DÉROUTE.

HAUTE Nobleſſe, qui ne vous êtes point avilie, n'avez jamais deſcendu à des manœuvres honteuſes ; Clergé benin, Prélats qui ne convoitez point les biens temporels ; illuſtres ſang-ſues du Gouvernement ; pitoyables traitants, ſuppôts, fauteurs de ce Miniſtre fugitif, qui n'a point dilapidé les finances & trahi ſa Patrie. Vous tous, oiſifs affamés, qui eſpérez gagner à un changement, à la ſubverſion de l'Etat, comme les filous dans une bagare ; Magiſtrats, enfin, ſi zélés pour le maintien des formes antiques, pour le ſalut public ; c'eſt à vous tous, gens de bien, que je m'adreſſe. Chacun un petit paragraphe de remercîment.

A vous, Meſſeigneurs de la Nobleſſe.

Hé bien, ils ſe ſont pourtant aſſemblés ces Etats-Généraux, malgré tous vos efforts réunis.

En vain avez-vous manœuvré de toutes les manieres, pour en retarder du moins l'ouverture. En vain avez-vous eſpéré d'ébranler la fermeté du Roi, & de renverſer ſon Miniſtre, qui, malgré vos clameurs, eſt un homme vertueux; il le fut pendant le temps qu'il eut jadis l'adminiſtration des finances; il l'a été pendant ſa retraite, & l'eſt encore.

Jetons un coup d'œil rapide ſur vos opérations. Qu'avez-vous fait pour le bien de l'Etat? Je ne vois par-tout que les débris des fers, dont vous avez chargé un Peuple ſenſible & par vous abruti; & vous oſez vous plaindre quand la Nation ſe réveille, quand d'un mouvement fier & généreux, elle menace de frapper, d'accabler ſes tyrans de ſes chaînes rompues, s'ils vouloient perpétuer ſon eſclavage.

Je paſſe à travers les ruines des ſiecles, de ces décombres ridicules & barbares; & j'arrive au point où nous vivons.

Je vous vois vous-mêmes & vous lâches émiſſaires accuſer le Miniſtre, à qui vingt-quatre millions d'hommes auront l'obligation éternelle d'avoir porté au pied du trône leurs doléances, leurs griefs impreſcriptibles: je vous vois, dis-je, l'accuſer des troubles

de Bretagne & du Dauphiné. Pitoyables raiſonneurs à qui eſpérez-vous le faire croire ? Dans quelles têtes en délire, eſpérez-vous encore faire entrer cette abſurde démence ? Quoi, il eſt l'auteur de troubles qui tentent d'anéantir ſon ouvrage ! quoi, c'eſt vous qui voulez perſuader qu'un Miniſtre pacifique a voulu enſanglanter le Royaume ! qu'un Miniſtre, dont les efforts tentent de réunir tous les membres de l'Etat, cherche à les aliéner ! Qu'un Miniſtre, enfin, dont le dévouement & les opérations ſont publics, manœuvre ſourdement pour les ruiner, les renverſer ! A quelle inconſéquence, à quelle indigne reſſource avez-vous recours, êtes-vous réduits ? C'eſt vous, fauteurs de l'anarchie, qui avez appellé le Démon de la diſcorde ; c'eſt vous, agents d'une tyrannie antique, qui avez attiſé le feu de la vengeance. C'eſt après avoir ſoudoyé des malheureux, ſans aveu, que le ſang a coulé ; vous venez de renouveller cette ſcene horrible dans Paris ; tremblez, les preuves en ſont acquiſes. Un principe auſſi inconteſtable que vos raiſonnements ſont dénués de valeur ; c'eſt que celui ſeul, qui peut retirer du crime un avantage, en eſt juſtement ſoupçonné. Eſt-il

permis de balancer entre celui que vous accuſez & vous-mêmes ? En eſt-ce aſſez ; je ne dis pas pour vous convaincre, mais pour vous confondre ? Bon ſoir.

A vous, Meſſieurs du Clergé.

Vénérables Prélats, quoi vous vous mêlez à des prophanes ! quoi vous faites chorus contre le Miniſtre qui leur porte ombrage ! *Certes la grace eſt en défaut.* Quoi, l'Eſprit-Saint ne vous a pas dit qu'il ne ſoutient que l'intérêt du Roi, du Peuple & de l'Etat. Quoi, il ne vous a pas dit, encore, que la Nation ne veut que réformer, anéantir des abus énormes. Si vos Prédéceſſeurs ſe ſont montrés un peut trop avides ; ſans doute que vous reſtituerez à l'Etat, ce que leur adreſſe, leur aſtuce très-ſpirituelle, par fois aidée des ſecours temporels des Rois abuſés, leur a procuré. Hommes, *ſelon le cœur de Dieu*, quoi vous cabalez, quoi vous intriguez, quoi vous deſcendez ſourdement aux plus lâches manœuvres, pour embarraſſer le Roi, perdre un Miniſtre, écraſer le peuple ! Vous voulez retenir la Nation dans les ténebres, & pour qui, pour garder & augmenter encore vos

biens immenſes ; pour vous intituler *le premier ordre de l'Etat* ? Prenez-y garde, il vous fut aiſé de les amaſſer, on ſait comment, pendant quinze ſiecles d'ignorance. Rendez, je vous le conſeille, n'allez pas refuſer de contribuer aux beſoins de l'Etat, de la même maniere que le reſte de la Nation ; ou craignez une révendication légitime. Craignez que la force ne reprenne ce que l'aſtuce a arraché. C'eſt un dernier avis qu'on vous donne. Prêtres, Moines, vous ſavez ce qui eſt arrivé aux trois quarts de l'Europe. Les abus, les vexations de la Cour de Rome, lui enleverent, au ſeizieme ſiecle, une des plus belles plumes de ſon aîle. Je ſais que ſi j'avois le malheur d'être Roi, vous trouveriez à qui parler. J'aurois trop de choſes à vous dire, la matiete eſt vaſte & féconde ? mais le temps me preſſe ; & je veux être court. A une autre fois. Pour aujourd'hui ; bon ſoir.

Aux illuſtres Sang-ſues du Gouvernement.

Il faut l'entendre pour ſe l'imaginer. A en croire ces Meſſieurs, le Roi doit payer leur auguſte nullité ; il eſt trop heureux de ſou-

tenir leur haute prérogative. Je l'ai entendu mot pour mot ; j'ai des droits pour demander au Gouvernement : & quels ſont-ils ? un parchemin enfumé, pour tous titres, pour tous ſervices, pour tous talents ; & j'ai preſque dit, pour toutes vertus. Paris eſt inondé de ces êtres paraſites ; ils arrivent du fond du Béarn, de la Champagne, de la Gaſcogne, de toutes les Provinces du Royaume, *en guêtres, en bottes, & ſur-tout en guenilles.*

Il n'y a pas d'abſurdité que ces êtres affamés ne vomiſſent contre M. Necker ; ce Miniſtre plein du principe qu'il faut être juſte avant d'être généreux, qu'il faut payer ſes créanciers avant de donner, s'eſt montré inflexible pour toutes ces gratifications, que la prodigue facilité de quelques Miniſtres faiſoit accorder à des gens qu'il n'y avoient d'autre droit, quelquefois, qu'une lettre d'un grand Seigneur, à qui on l'arrachoit par importunité, & trop ſouvent la recommandation d'une courtiſane en crédit. Leur cohorte court les rues, inonde les cafés, clabaude ; il y a dans preſque tous, un coin de la ſalle où ces honnêtes gens ſe raſſemblent : il y a toujours quelque perſonnage de leur importance, auquel ils ſe rallient.

Je les ai vus acharnés contre lui en public & en particulier, dépriſer ſes opérations, oſer dire qu'il n'avoit que le maſque de la vertu ; que c'étoit dans le fond un homme rongé d'ambition ; lui reprocher qu'il s'étoit élevé par ſon propre mérite. Ingrats en délire, oui, il s'eſt élevé, & vous vous êtes avilis. Qu'avez-vous à oppoſer aux vertus morales, ſolides & bienfaiſantes dont il eſt revêtu ; trois ou quatre cents ans d'ignorance & de barbarie. Quels ſont vos titres ? l'orgueil de ce que vos aïeux furent les tyrans de leur pays, une tête vide d'idées, un corps oiſif & onéreux. Quand vos illuſtres ancêtres auroient aſſaſſiné quelques centaines de brigands, pareils à eux, vous croyez donc que c'eſt un titre bien recommandable devant la ſociété qu'ils ont écraſée, & dont vous êtes un membre paralyſé ! Retournez dans vos Provinces, ne dédaignez plus d'utiles travaux, ne vous obſtinez pas à reſter dans la Capitale, à y demander l'aumône avec orgueil. Dieu, le Roi, l'honnête-homme veut qu'on travaille. Allez, fuyez ? votre régne eſt paſſé ; bon ſoir.

A Meſſieurs les Traitants & Fauteurs.

Quoi ! tous les oiſeaux de carnage mêlent

leurs voix ſourdes & rauques, leurs cris ſauvages à ces clameurs forcenées ! Mais ils n'ébranleront point le ſage Miniſtre, le Pilote qui conduit le vaiſſeau dans le port. Ah ! gens de bien ; vous aimiez mieux un Calonne. Ah ! quel Miniſtre vous avez perdu ! comme il étoit leſte dans ſes opérations. Je conçois vos regrets ; & j'y ſuis ſenſible, en vérité.

L'argent que vous diſtribuez ſous main, à vos agents pour décrier le Miniſtre dont vous redoutez l'œil & les calculs, vous ſervira peu. Ces murs odieux dont vous avez enceint la Capitale, ſous les auſpices de ce fugitif, je l'oſe eſpérer, vous deviendront inutiles. Cette armée de ſatellites que vous nourriſſez aux barrieres, leurs bras nerveux ſeront rendus aux campagnes. Ces plumes fieres, que la Nobleſſe, le Clergé, les Parlements, & vous-mêmes, avez employées pour répandre l'encre, le fiel & l'impoſture, retireront, comme de raiſon, de leur honnête travail, une réputation & une gloire immortelles. Je voudrois bien connoître leur vie privée, elle doit être pleine de traits de généroſité ; car s'il eſt un rôle qui l'emporte ſur le vôtre, c'eſt le leur ; vous combattez du moins *pro aris & focis*. Mais vendre ſon encre & ſa colere

pour un morceau de pain, c'eſt le rôle des bâtards de Zoïle, & de feu M. Fréron ſon très-illuſtre fils ; tous deux de triomphante & d'éternelle mémoire. Un ſeul, plus impudent que ſes confreres, a oſé ſigner ſon nom. C'eſt l'auteur décrié de quelques phraſes forcenées, qui, repouſſé avec indignation par la Nobleſſe du Dauphiné, s'eſt jeté entre les bras du Tiers-Etat. C'eſt ce charlatan qui crie dans les carrefours qu'il eſt un homme de génie ; qu'il eſt connu par trente ouvrages, qui en portent l'empreinte. C'eſt cet homme diffamé par ſa vie publique & privée, c'eſt ce criminel échappé des mains de la Juſtice, *tout chargé des liens de ſon iniquité ;* fils dénaturé, mari perfide, infidele ami, il a eu l'audace de prétendre à être Député aux Etats-Généraux ; je n'en ſuis pas ſurpris ; mais qu'il ſoit parvenu à ſe faire nommer, c'eſt ce que tout Paris voit avec étonnement & indignation ; certes, je plaindrois l'Etat, ſi ſa conſtitution dépendoit de pareilles têtes ; ſi elle repoſoit ſur ſes principes & ſes vertus. Il a un des premiers levé l'étendard de la démence. Il clabaude à tort & à travers. Il dit que l'uſage du Papier monnoie doit ruiner l'Etat. Eh ! pauvre enthouſiaſte, il n'eſt

qu'un ſigne ; on le fait ; mais l'or & des milliards entaſſés ſont-ils autre choſe ? Cette obſervation prouve la juſteſſe de ſes principes. L'énergumene ne ſait pas l'avantage qu'en ont retiré la Suede, l'Angleterre, la Hollande, Veniſe & Rome.

Mes chers oiſifs, mes chers traitants, Mirabeau, Calonne & conſorts, je voudrois bien m'étendre davantage ſur vos opérations ; mais le moyen d'ennuyer, c'eſt celui de tout dire. Je vous quitte à regret, je l'avoue ; mais je brûle de mêler ma voix aux applaudiſſements que toute la France donne à nos vénérables Magiſtrats. Je ne reſterai pas muet au milieu du délire univerſel. Pour leur donner un paragraphe digne d'eux, je vais me recueillir ; bon ſoir.

A Meſſieurs les Tuteurs des Rois.

Le Coig...., Sab...., Dépr....., vous tous modernes Solons, vous méritez un long article à part ; mais par où commencer ? Prendrai-je votre auguſte aſſemblée, au temps où vous n'étiez que de ſimple Clers amovibles, qui ne furent établis que pour être conſultés par d'illuſtres Barons, tous Pairs,

en ce qu'ils étoient tous très-ignorants ? Ferai-je voir comme, aidés des circonſtances & de l'inſouciance de ces mêmes Pairs, vous parvintes à vous emparer du pouvoir de donner votre avis, avant eux & ſans eux ? Comme dans des temps de trouble, tantôt les Rois, tantôt la Nation, tantôt un Uſurpateur s'adreſſerent à vous, croyant donner plus de poids à leurs prétentions ; comme en vous déclarant toujours pour les heureux, vous parvintes à élever votre autorité ſur la foibleſſe de quelques Rois, ſur l'aveuglement de la Nation, ſur l'ignorance de tous, & ſur la confuſion des droits mal connus qui ſe heurtoient. Rapporterai-je les Arrêts que vous avez rendus contre les Rois ; vos procédures criminelles contre tout ce qui étoit utile & nouveau ? Non, tout cela a été dit ; quiconque ſait lire s'en eſt convaincu. Tout change, s'accroît & retombe ; prenez-y garde !

Vous avez une grande obligation à ce François premier. Et la France doit bien des malheurs à ce loyal, prodigue, brave, fanatique & peu ſcrupuleux Chevalier. Quelle carriere il vous a ouverte par la vénalité de vos charges. Mais vous ayant vendu les droits impreſcriptibles de la Nation ; vous ayant

aliéné ce qui ne lui appartenoit pas, comme les annates à Léon X, la Nation peut le reprendre. Alors le fantôme s'évanouit. Mais laissons ce soin aux Etats-Généraux ; ils y penseront, je peux en répondre. Je ne m'occuperai que du moment actuel. Je laisse derriere moi tous ces délires de l'anarchie, des droits réels, faux ou contestés.

Vous avez redoublé d'efforts & d'intrigues, pour rompre ces Etats que vous avez demandés, parce que vous n'avez pas cru qu'on les accordât. Il n'est plus de puissance qui puisse les empêcher. Vous vouliez réduire le Gouvernement à la nécessité de faire banqueroute. Et alors, dans cette calamité générale, dans cette confusion publique, parmi les cris du désespoir, vous deviez vous déclarer les curateurs du Royaume ; les soutiens du Peuple ; & vous régniez. Le Roi a pris le parti qui convenoit à un Roi juste, à un pere. Ils sont assemblés ces Etats qui démêleront les droits, ceux de la Nation & les vôtres ; poseront les limites qui les séparent ; & affermiront, quoique vous en puissiez dire, la félicité du Royaume, & l'autorité royale.

J'avance en frissonnant, je marche à travers

des bruits auſſi abſurdes qu'atroces ; dont vous n'avez pas craint, je ne dirai pas de vous repaître, mais que vous avez propagés. Je vois la calomnie ; ſes ſerpents m'environnent, & ſifflent autour de moi. Je la vois baiſſant ſon front paliſſant, dénoncer les opérations les plus meſurées de ce Miniſtre cher à tous les bons François, & qui doit l'être à la poſtérité. Je la vois ſemer dans l'ombre, qu'il eſt le principal auteur de la cherté des blés ; qu'il eſt un de ces malheureux qui trafiquent de la miſere publique, & arrachent le pain de l'indigence. Eh ! miſérables calomniateurs, forgez du moins des crimes qui puiſſent entrer dans l'ame de ceux que vous voulez accabler. Quoi, il eſt l'auteur de la cherté des blés ! quand il accorde une double prime à l'importation ! quand il n'en entre pas un ſac au marché, qui ne coûte ſix livres au Gouvernement ! quand il en fait venir à grands frais de l'étranger ! quand par ces opérations, auſſi touchantes que ruineuſes, il a ſacrifié des millions aux malheureux ! quand il leur a donné plus de cinquante mille écus de ſon propre bien, pendant cet hiver rigoureux, où vos cœurs inexorables étoient fermés à la pitié ! Lâches, il ne vous reſte qu'à rougir,

D'ailleurs, quels ſont les preuves de tous les crimes que vous lui ſuppoſez. Je ne vois que le coupable ouvrage de votre coalition inique avec le Clergé & la Nobleſſe. Juriſtes, ſi amateurs des formes, vous ſavez que la Loi n'admet point de criminel qu'il ne ſoit convaincu. Il n'exiſte de preuve de ces délits, que des bruits répandus par vous-mêmes & vos lâches mercenaires : mais de preuve légale, il vous en défie. Vous êtes ſes accuſateurs, ſes parties, & les coupables. Vous n'êtes pas ſes Juges. Sans preuve, vous n'êtes pour lui que l'organe de la calomnie. Heureux, qu'appuyé ſur ſa vertu, il dédaigne de vous attaquer juridiquement, & de vous confondre. Mais c'en eſt aſſez ; c'en eſt trop. Recevez un bon ſoir éternel ; recevez mes adieux : & ſongez que ce n'eſt que ſur la cendre du dernier François, qu'il faut eſpérer de perpétuer des abus, & de renouer leurs chaînes (1).

(1) On ſait que dans tous les Corps dont on vient de parler, il eſt des Membres reſpectables ; ce n'eſt pas pour eux que ce diſcours eſt fait.

FIN.